

(MP3) Indaba - Façon Autochtone d'être, de connaître, de guérir  
Sam, Feb 25, 2023 4:18PM - 1:29:44

## RÉSUMÉ DES MOTS-CLÉS

gens, espaces, communauté, Autochtone, terre, façons, décoloniser, cérémonie, important, créer, aborigène, traumatisme, travail, réclamer, queer, histoires, appelé, expériences, systèmes

## INTERVENANTS

Chris, Ramy, KJ, Amy, Bangishimo, Puleng

Chris 00:00

Bonjour à tous. C'est vraiment un plaisir d'être ici. Je suis Christopher Sonn, nous nous sommes réunis pour créer ce podcast qui se concentre sur les façons Autochtones de connaître, d'être et de guérir. Les sujets abordés sont assez vastes et, je l'espère, la conversation que nous pouvons avoir est très libre. Je suis sur les terres de Boonwurrung, au sud-est de Melbourne, et j'aimerais rendre hommage aux Aînés, passés, présents et en devenir. N'oubliez pas non plus que nous avons la contestation de la reconnaissance en Australie et que demain aura lieu ce que j'appelle la journée de l'invasion. J'espère donc qu'il y aura un peu plus d'action en faveur de la souveraineté et de la reconnaissance des peuples Autochtones des Premières Nations dans le contexte australien.

Ramy 00:54

Bonjour à tous, je m'appelle Ramy et je vais co-animer cet épisode avec Chris. Je suis doctorant en psychologie communautaire. J'ai hâte d'écouter vos histoires.

Chris Q1 : 01:06

Nous avons invité des personnes issues de différentes communautés à partager leurs histoires sur les défis quotidiens et leurs expériences en matière de travail communautaire. Je vais donc inviter KJ à dire un peu qui elle est, où elle se trouve, à parler d'elle et du travail qu'elle fait.

KJ A1 01:28

D'accord, merci Chris. Merci pour la présentation. Et merci aussi. Je suis très heureuse d'être ici. Je m'appelle Karen Jackson. Beaucoup de gens m'appellent KJ. Je suis une femme Yorta Yorta, Dja Dja Wurrung et je suis actuellement assise sur les terres du peuple Wurundjeri, Woiwurrung. Il y a deux ans, j'aurais dit que j'étais sur une terre contestée, et elle l'est toujours dans la mesure où le peuple Woiwurrung a été empêché de prendre ses propres décisions en matière d'autodétermination en ce qui concerne l'étendue d'orbites qui constituent les frontières traditionnelles de cette colonie d'Australie. Je travaille donc depuis très longtemps à l'université de Victoria, qui se trouve dans la banlieue ouest de Melbourne, une région pauvre de l'État de Victoria en Australie. Mon travail consiste à impliquer la communauté aborigène locale dans cette région, à la faire participer à des programmes aborigènes, mais aussi à travailler avec elle à la création

d'espaces de sécurité culturelle. En ce qui concerne les relations avec la terre, je crois que je connais bien l'héritage culturel des propriétaires traditionnels de ce pays. J'ai en effet travaillé dans ce domaine. Mais l'un de mes souvenirs les plus profonds concernant ma relation à la terre est le jour où la Haute Cour d'Australie a rejeté notre demande de titre autochtone Yorta Yorta, parce qu'elle s'appuyait sur les preuves d'un livre écrit par un homme blanc. Cela m'a déchiré le cœur. La seule façon pour moi de surmonter cette expérience a été de rentrer chez moi, le long de la Great Mighty Murray River, de marcher dans la campagne et de m'asseoir avec mes aînés, avec mes ancêtres. Voilà donc un peu de mon histoire, de qui je suis, et un peu de ce que je fais ici.

Chris 03:38

Merci. Nous reviendrons peut-être sur les titres Autochtones dans la suite. Puleng ?

Puleng A1 03:45

Je vous remercie. Je m'appelle Puleng Segalo et je viens d'Afrique du Sud. Je suis né et j'ai grandi en Afrique du Sud, dans une petite ville de l'une des provinces. C'est ce qu'on appelle les États libres. Je pense que l'une des façons de me présenter et de m'ancrer dans ma relation avec la terre et la communauté est de parler de mon nom. Comme je l'ai dit, je m'appelle Puleng. Dans la région d'où je viens, Puleng est considérée comme la reine de la pluie, ou la mère de la pluie. Puleng signifie donc pluie. En grandissant dans ma communauté, j'ai compris que la pluie représentait la vie, le renouveau et la connexion. Dans ma culture, lorsqu'un nouveau-né vient au monde, il est tenu à l'écart de la pluie jusqu'à ce qu'il soit temps de le présenter officiellement à la pluie. C'est ce qu'on appelle Ngwana o behellwa Puleng. C'est donc à ce moment-là que l'enfant est présenté ou mis en contact avec la pluie. L'enfant est déshabillé et tenu à deux mains à l'extérieur, sous la pluie, afin que les gouttes de pluie puissent couler sur tout son corps. Ce rituel est jugé important car la pluie est un symbole de vie. C'est donc ce que je crois porter avec mon nom. Et je parle de mon nom de cette façon, parce qu'avec notre histoire, le colonialisme et l'apartheid, les noms africains nous ont été retirés. Lorsque vous allez à l'école, vous devez laisser votre nom derrière vous. Et donc, en laissant mon nom derrière moi, je laisse derrière moi tout ce que je viens de vous dire, ce qui a été forcé. Ainsi, en insistant pour expliquer mon nom, je réaffirme qui je suis et la signification de mon nom. J'appartiens au peuple Batshweneng. Mon totem est Motshweneng, ce qui signifie que je fais partie du peuple des singes. Et encore là, les totems nous relient les uns aux autres. Mais ils nous rappellent également notre responsabilité à l'égard de la terre et de l'environnement. En tant que Mosthweneng, je ne fais qu'un avec la famille des singes. Je suis chargé de respecter et d'honorer la famille des singes, je dois contribuer à la protection de la forêt pour la survie des singes. Ainsi, lorsque nous pensons aux totems, là encore, les totems traversent les tribus et, par leur intermédiaire, nous rappellent notre interconnexion et notre interdépendance. Je peux venir à [nom d'un lieu] et trouver des gens du clan des singes, par exemple. Et je sais immédiatement que nous sommes liés par la terre de cette manière. Ainsi, même si j'appartiens au peuple du Botswana, je sais que je suis relié à d'autres personnes dans le monde entier. C'est donc ce que je suis.

Et puis, brièvement, en ce qui concerne mon travail, mon travail porte sur le voyage entre le passé et le présent. Je m'intéresse aux traumatismes historiques et j'appartiens à un peuple, à une génération, à une communauté encore très blessés. Mon travail est donc axé sur l'engagement, la compréhension et la lutte contre les traumatismes que beaucoup d'entre nous continuent à vivre au sein de notre communauté. Je me penche également sur les traumatismes liés au genre. Dans le cadre de mon travail, je remets consciemment en question la psychologie - je viens de la psychologie - je remets en question la psychologie dans la manière dont elle considère le traumatisme comme une expérience individuelle séparée de l'expérience sociale. Je savais donc que lorsque nous examinons les traumatismes, nous passons à côté de beaucoup de choses, de l'histoire, de la société et de la politique, et c'est pourquoi je considère les traumatismes comme une expérience sociale. Je souligne également le fait que nous ne pouvons parfois pas parler du traumatisme que nous vivons ou que nous avons vécu et qu'il devient donc très important de chercher d'autres moyens d'exprimer notre traumatisme, et c'est ainsi que je m'appuie sur des méthodologies visuelles dont je pense que je parlerai plus tard. J'utilise donc des méthodologies visuelles pour m'engager et travailler en collaboration avec ma communauté afin de donner un sens à nos expériences passées et présentes. Je vous remercie.

Chris 08:37

Merci Puleng. Oui, il y a déjà de bonnes idées pour nous préparer à ce que KJ a dit. Bangishimo?

Bangishimo A1 08:46

Je vous remercie.

[Présentation en Anishinaabemowin : Boozhoo Aanii Bangishimo nindizhinikaaz Couchiching nindonjibaa makwa doodem niizh manidoowag]

Oui, je m'appelle Bangishimo. Et, ce qui signifie que le soleil se couche. C'est un nom qui m'a été donné par un aîné à un jeune âge, et oui, j'ai porté de nombreux noms au cours de mon voyage dans la vie. Et oui, j'utilise actuellement le Bangishimo et j'utilise le pronom iel. J'appartiens au peuple Anishinabeg, qui vit dans ce qu'on appelle la province de l'Ontario, au Canada, et je m'identifie comme une personne indigee, une personne bispirituelle. J'ai vécu dans de nombreux endroits au cours de ma vie dans ce qu'on appelle le Canada. J'ai vécu dans les Prairies et dans le nord de l'Ontario et je réside ici, dans le sud-ouest de l'Ontario, depuis plus de 15 ans. Sur ce territoire, le long de la piste Holderman, et c'est mon cas, je porte plusieurs chapeaux. Amy et moi travaillons ensemble depuis plusieurs années. J'ai participé activement au mouvement Idle No More, qui a récemment célébré son dixième anniversaire. J'ai l'impression que c'est à ce moment-là que j'ai trouvé ma voix. J'ai toujours été la personne qui se présente aux rassemblements et aux manifestations en brandissant une pancarte. Mais j'ai l'impression que c'est le mouvement Idle no more qui m'a vraiment encouragée à me lancer dans l'organisation communautaire et, vous savez, à faire le travail qui doit être fait, à rassembler la communauté, à créer un espace pour que les voix soient entendues, à transmettre ce micro à la génération suivante, ce qui est si important.

C'est donc le travail que j'ai effectué. L'organisation de la communauté, le travail de base, la défense de l'espace, de meilleurs services, du soutien sur le campus et dans la communauté. Ces dix dernières années ont été magnifiques, mais difficiles, ici à Kitchener Waterloo. Je suis également devenue photographe au cours de ces dix dernières années. Je suis actuellement le premier artiste autochtone en résidence pour la ville de Kitchener. Je travaille donc sur une exposition de portraits d'une durée d'un an, plaçant les peuples autochtones dans des récits au futur alors qu'on parle souvent de nous au passé, au temps des traumatismes. Je suis également l'un des cofondateurs du Land Back Camp, O:se Kenhionhata:tie, et je sais que je me trompe, Amy peut le dire beaucoup mieux que moi. Il s'agit d'un espace qu'Amy et moi avons créé pour la communauté Queer Autochtone de ce territoire, en 2020. Nous sommes maintenant en 2023. Et nous venons de tenir notre premier rassemblement de l'année avec nos membres. Amy et moi passons beaucoup de temps à défendre les intérêts de la région et des villes, en exigeant des changements, des espaces, de meilleurs services, en demandant que nos voix soient entendues, que nous soyons invités à la table. Voilà un peu à propos de moi. Donc Miigwech, thank you.

Chris 12:12

Merci Bangishimo. Oui, nous pouvons déjà voir des fils très intéressants et remarquables dans les trois introductions. Amy ?

Amy A1 12:25

Oui, merci.

[Introduction en Kanien'kéha : Shé:kon sewakwékon, Amy Smoke ionkiáts, Kanienkeha'ka ni'i, wakenon:wa].

Bonjour à tous, je m'appelle Amy Smoke, je suis Kanienkeha'ka (Mohawk), je suis bispirituelle et LGBTQ.

Je m'appelle Amy Smoke et je suis de la nation mohawk, du clan de la tortue. Je viens des Six Nations de la Grande rivière. Je suis aussi une personne bi-spirituelle Autochtone, et mes pronoms sont iel. Je suis aussi un parent. Je suis organisateurice communautaire et l'une des personnes cofondatrices de O:se Kenhionhata:tie, qui est en fait le nom de la Grande Rivière ici à Kitchener Waterloo. Et nous avons l'habitude de l'appeler l'endroit où se trouvent les saules. Donc la rivière Willow. Et nous avons nommé le camp Land Back d'après le principal cours d'eau qui traverse notre territoire. Je suis également chargée de cours à l'université de Waterloo. Le semestre dernier, j'ai enseigné l'organisation communautaire et ce semestre, j'enseigne les perspectives Autochtones dans le travail social. J'enseigne donc dans le cadre du programme de Baccalauréat en travail social. Et oui, Bangishimo et moi avons fait beaucoup de travail dans la communauté. Nous nous sommes rencontrés dans un espace universitaire, et nous avons commencé à créer des espaces pour les autochtones, à éliminer les barrières et les obstacles qui empêchent les jeunes de s'épanouir dans ces États et institutions coloniaux, et nous avons lancé le camp Land Back qui a rassemblé tous les jeunes autochtones queer, trans, non binaires qui n'avaient manifestement pas d'espace

pour être sur la terre ici et dans ce qu'on appelle Kitchener Waterloo. Cela a donné lieu à un important travail communautaire sur les relations et les communications municipales et régionales et sur la façon dont nous avançons. Nous avons présenté un certain nombre d'initiatives sur le territoire, en retirant certaines statues coloniales, en renommant certains espaces coloniaux, et ensuite comment cela se présente dans les relations avec les structures intergouvernementales. Ici, dans ce qu'on appelle Kitchener. Je ne suis pas née dans ma réserve, mais je ne suis qu'à 45 minutes de là, donc très liée à ces terres, et nous sommes sur le territoire Halderman, je suis Haudenosaunee. Je ne suis donc pas loin de l'endroit où ma mère a grandi, mais je suis très urbaine et membre des Premières nations. Et parent. Oui, je m'excuse donc si mon enfant franchit la porte à toute vitesse à 15 h 30 lorsqu'il rentre de l'école. [rires].

Chris Q2 14:40

Merci, Amy. Merci à tous pour ces merveilleuses présentations. Je suppose que vous avez déjà abordé certaines des choses que vous faites et peut-être même certains des défis, alors je vais juste demander aux gens de contextualiser, de parler de certains des défis auxquels les communautés sont confrontées, et je pense que cela peut être assez large, mais surtout en ce qui concerne le travail que vous faites. Quels sont les principaux défis auxquels vous voyez les communautés confrontées actuellement et celles avec lesquelles vous travaillez ? KJ ?

KJ A2 15:13

Je pense que je me disais, particulièrement bien, je vais parler à la fin. Mais tout le monde, je pense, au traumatisme historique des Aborigènes dans la colonie d'Australie, et à la façon dont, après l'invasion, nous avons été vus, déshumanisés, dépossédés et dispersés. Et cet héritage de ce qui est arrivé aux Aborigènes dans notre pays est toujours apparent dans la façon dont les communautés essaient de s'engager les unes avec les autres, et de s'engager les unes envers les autres. Les missions et les réserves étaient en fait des camps de concentration, on nous donnait des plaques d'identité, vous savez, vous ne pouviez pas quitter la mission ou la réserve sans avoir votre permis. Mon arrière-grand-père a été battu à mort lors d'une de ces missions. Le directeur lui a dit qu'il s'en sortirait, que vous ne pouviez pas l'emmener à l'hôpital, qu'il ne pouvait pas obtenir d'aide. Il y a donc eu tout un projet de recherche à ce sujet à Victoria, et c'est la mission actuelle, qui se trouve à Healesville, sur la mission de Coranderrk, sur les terres de Wurundjeri, mais beaucoup de gens de tout Victoria ont été déplacés dans ces espaces. Cela a créé beaucoup de tension et d'agitation pour les gens qui essayaient de se rassembler alors qu'ils ne le feraient pas en temps normal. C'est un autre aspect du traumatisme historique qui s'est ancré dans notre psyché et dans notre façon d'interagir avec les autres, ce qui a conduit à beaucoup de violence latérale dans les communautés aborigènes avec d'autres personnes. Et cette sorte d'annulation de toute cette histoire fait partie du travail que j'ai essayé de faire pour décoloniser les espaces pour les Aborigènes dans l'ouest de Melbourne, et dans l'ouest de Melbourne. Lorsque j'ai commencé à m'intéresser aux affaires aborigènes, c'était dans ce que nous appelons l'Aboriginal Fitzroy, qui est une banlieue de Melbourne. De nombreuses grandes organisations s'y sont installées. Ainsi, le Victorian

Aboriginal Health Service, l'organisation des sports et des loisirs, les foyers pour hommes et femmes, le service juridique aborigène, nos espaces éducatifs. Mais bien sûr, vous savez, lorsque les choses évoluent et que les gens deviennent un peu plus politiques, le gouvernement intervient et commence à bousculer les choses, et nous répliquons. Le gouvernement a donc essayé d'empêcher les organisations d'être aussi politiques en créant toutes sortes de règles et de réglementations sur le financement et la manière dont elles fonctionnent dans les espaces, ce qui a eu pour effet d'éloigner les organisations de Fitzroy, qui s'est embourgeoisé lui aussi. Mais les personnes avec lesquelles je travaille dans la banlieue ouest de Melbourne sont souvent ce que j'appelle des personnes historiques. Ils ne sont donc pas dans leur pays traditionnel, ils ont déménagé dans cet endroit par nécessité, parce que quelqu'un est enlevé d'Interstate, la plupart d'entre eux ne sont pas proches, et qu'ils ne sont pas si, l'un d'entre eux est la terre, nous sommes un là-bas, qui fait partie de la nation Kulin. La dynamique est donc tout à fait différente et ces personnes comprennent différemment ce que signifie être colonisé. Certains d'entre eux préfèrent rester tranquillement dans leur espace et maintenir ce qu'ils sont sans s'engager dans ce type de travail d'organisation communautaire. D'autres se sont joints à eux lorsque je suis arrivé et que j'ai dit qu'il fallait créer un espace sûr pour que les Autochtones puissent s'amuser et apprendre les uns des autres. Ainsi, de nombreuses personnes ont pu s'exprimer dans cet espace. Je pense que c'est l'une des choses les plus importantes que j'ai pu faire à Melbourne Ouest : donner la parole aux gens, tout en apprenant à me mettre en retrait et à leur permettre d'apprendre ce qu'ils peuvent faire. Et puis aussi récupérer l'héritage culturel et les pratiques culturelles, et comprendre qu'ils sont de bons êtres humains, et qu'ils ne sont pas dysfonctionnels, des gens mauvais comme, vous savez, tout le monde dit que les Noirs sont. Oui, et c'est un espace vraiment délicat. Nous attendons de nous frayer un chemin à travers tout cela pour que les gens se sentent en sécurité et qu'ils puissent s'engager les uns envers les autres, être gentils, être bénis dans un espace noir, et comprendre ce que cela signifie pour eux et pour leurs familles. Et ensuite de développer les programmes et les services qu'ils veulent voir, et non pas les programmes qu'ils veulent, que le gouvernement pense que nous devrions avoir, vous savez, nous avons toutes ces choses autour de la réduction de l'écart, qui est censée aider tout ce qui concerne les Noirs, mais tout ce que c'est, c'est donner de l'argent aux gouvernements blancs pour maintenir en quelque sorte le contrôle sur nos ressources, sur nos pratiques culturelles et sur nos savoirs non Autochtones.

Ce genre de choses est donc très important. Mais l'autre chose que nous faisons, c'est un certain nombre de travaux autour de la compréhension des traumatismes et de la tentative de guérison des traumatismes. Nous avons commencé par travailler avec de jeunes familles qui avaient de jeunes enfants pour les aider à retracer leur arbre généalogique. Au fur et à mesure que nous faisons ce travail, leurs histoires sont apparues sur leur traumatisme d'avoir été en fait volés par les autorités dans les écoles, parce que leurs parents avaient eu des problèmes. Nous avons également un certain nombre de prisons dans l'Ouest, où beaucoup de femmes se retrouvent parce qu'elles ne peuvent pas payer leurs amendes ou parce que leurs enfants ont été retirés de la protection de l'enfance. Une grande partie de notre travail porte donc sur la guérison des femmes. Nous mettons en œuvre des pratiques culturelles et des pratiques de guérison avec ces femmes, pour entendre leurs

histoires, pour qu'elles se sentent en sécurité et racontent leurs histoires. Et certaines de ces histoires vous laissent sous le choc, vous vous dites "Oh, mon Dieu". Et il est vraiment difficile de comprendre pourquoi les personnes qui imposent leur présence ne peuvent pas voir, entendre et écouter correctement ces histoires. C'est l'un des grands projets que nous menons actuellement. Nous espérons que ces histoires nous permettront de changer les politiques et les pratiques du système de protection de l'enfance, des prisons et de la manière dont les familles autochtones sont traitées dans l'État de Victoria. Je suppose donc que j'ai abordé toute une série de sujets, mais ce genre d'expériences que j'ai vécues m'a permis de voir la colonisation dans le travail que j'ai accompli et que j'accomplis.

Chris 21:35

Merci, KJ, je pense qu'il y a toute une série de choses que vous avez décrites, mais je pense que le passé et le présent, et je pense que la persistance de l'une des, je pense que ce sont toutes ces structures, ces politiques qui continuent à déplacer ou à nier. Et je pense que l'autre concept que vous avez introduit, je ne sais pas trop jusqu'où il va, c'est l'idée de la violence latérale dont nous pourrions vouloir parler, et voir si cela résonne avec les gens dans d'autres endroits, et si c'est dans le, dans le langage, mais aussi, je suppose, la violence latérale, pas seulement comme une sorte de violence à l'intérieur, entre, avec des réseaux similaires, mais le fait qu'elle est aussi un produit du colonialisme de peuplement et qu'elle doit être comprise dans cette sorte d'espace. Puleng, voulez-vous parler un peu de ces défis ? Mais n'hésitez pas non plus à réagir ou à vous connecter à tout ce que les autres orateurs disent et à la manière dont cela peut résonner dans votre contexte. Et cela vaut pour chacun d'entre nous.

Puleng A2 22:35

Oui. Je pense qu'en essayant de réfléchir à la manière dont je pourrais participer, je pense qu'en écoutant KJ, il y a... je suis en résonance avec beaucoup de choses dont vous parlez. Et je pense que c'est peut-être à cause du travail sur les traumatismes, mais aussi en regardant comment le travail que nous faisons, intégré dans la communauté, vise à examiner comment nous pouvons créer des espaces collectivement avec nos communautés où nous pouvons parler de nos expériences, de nos défis, et comment donner un sens à certaines des injustices qui sont continuellement perpétrées dans la vie des gens. Je pense donc que j'y réfléchis encore. Mais j'aimerais aussi ramener cela à mon contexte en Afrique du Sud et à la façon dont j'ai réfléchi au travail que je fais, et aussi à la façon dont nous faisons de la psychologie communautaire en particulier. L'Afrique du Sud, vous le savez, a une longue histoire de colonisation, comme tous les pays de cet espace aujourd'hui. Cette colonisation a été suivie d'un système d'apartheid impitoyable. Et je pense que l'Afrique du Sud, plus que tout autre pays de l'ANASE, a vraiment cimenté la déshumanisation des personnes et de leurs expériences. L'oppression, l'assujettissement, la discrimination, tout cela est ancré dans ces systèmes et le système d'apartheid, ainsi que les nombreuses lois injustes, ont été légalisés. Il était donc normal et acceptable de traiter les gens de manière injuste parce que, vous savez, c'était la loi, la loi le disait, que c'était acceptable. Et si l'on

se rapproche de la psychologie, l'histoire de la psychologie est très complexe. La psychologie a une histoire très complexe. J'appelle cela le passé sombre de cette discipline, parce qu'elle est directement impliquée dans ces systèmes. Elle est directement impliquée dans la façon dont certaines de ces lois sont devenues, oui, ont été élaborées. Et il était justifié que les gens soient inégaux de la manière dont le système le disait. Et c'est grâce à cela et à partir de cela que tous ces traitements inhumains ont vu le jour. Mon expérience est donc celle d'un enfant noir qui grandit dans une société ségréguée, où ma communauté et d'autres comme la mienne étaient constamment assiégées. Et ce passé, cette histoire, alimente le type de défis et d'expériences que les gens continuent de vivre aujourd'hui encore. Pour beaucoup, survivre dans ces espaces relevait du miracle. J'ai grandi à un township ici. Et comme de nombreux chercheurs l'ont dit, les townships sont des espaces de mort sociale, alors les gens y vivent, ils existent tous les jours. Mais ces espaces étaient censés être, vous savez, à la périphérie et des espaces d'obscurité, où nous pouvions être ignorés, où même si nous disparaissions, l'État ne s'en soucierait pas. Ce système était ainsi fait que les gens étaient toujours dans un état d'agitation. C'est là qu'intervient le traumatisme historique, car il s'agit de nos grands-parents, de nos parents et de nous qui grandissons avec ces vestiges, avec nos parents qui les portent encore dans leur corps, n'est-ce pas ? Ainsi, le fait de faire partie de ces communautés et d'être confrontés à des défis qui ont presque été créés par l'homme, si l'on peut dire, devient important pour nous. Par conséquent, lorsque nous réfléchissons au travail que nous faisons, il doit aller au-delà des théories que nous appliquons, il doit aller au-delà du simple fait de s'inspirer des travaux réalisés par d'autres personnes dans certains espaces coloniaux, et de dire que c'est ce que nous devons utiliser pour comprendre notre peuple, dans notre propre contexte. C'est pourquoi il est important que nous prenions du recul, que nous soyons ancrés dans nos communautés, que nous travaillions avec elles, que nous soyons suffisamment humbles pour apprendre de nos communautés. C'est dans cet esprit que j'ai travaillé sur les projets qui m'ont été confiés, dans le but de déterminer comment nous pouvons guérir ensemble. Et cette guérison ne peut se produire que si nous comprenons ce que les gens traversent, si nous n'imposons pas d'étiquettes sur la vie des gens. Juste avant de terminer, un étudiant m'a dit un jour, pendant les déménagements de familles au Cap, ici en Afrique du Sud. Son grand-père faisait partie des personnes qui ont été déplacées de force. Il m'a fait part de cette réflexion : mon grand-père se tenait sur le bord de la route et regardait, impuissant, le gouvernement abattre sa maison. Il a vu les briques tomber les unes après les autres, il a pleuré en silence. Et depuis ce jour, il n'a plus jamais été le même. Quelque chose en lui est mort ce jour-là, il a commencé à boire pour endormir la douleur, n'est-ce pas ? Il était vivant, mais une grande partie de lui avait disparu. Et pour moi, je pense que c'est à cela que l'on peut penser lorsque l'on parle de cette idée de mort sociale. C'est donc à ces blessures et à ces histoires qu'il faut donner de l'espace dans la manière dont nous faisons notre travail, dans la manière dont nous nous engageons, dans ce que signifie faire un travail communautaire qui guérit, un travail communautaire qui restaure et un travail communautaire qui libère. Ainsi, le collectif de femmes avec lequel je travaille dans l'une de nos communautés a essayé de faire passer ces idées dans ses broderies : faire un travail qui remet en question le système, faire un travail que nous pouvons mettre en avant et organiser des dialogues

communautaires, faire un travail qui permet aux gens de se souvenir et de réfléchir à partir de leur propre point de vue et de leur propre perspective, pour pouvoir également remettre en question certaines des politiques que le gouvernement a mises en place, concernant les gens mais sans leur participation, ou même leurs préoccupations concernant des choses qui affectent en fait leur vie de nombreuses façons différentes. Je crois que je vais m'arrêter là.

### **Chris 29:20**

Merci Puleng. Vous nous avez déjà fait part de certains types de réponses, mais je vais voir si Bangishimo veut répondre, ou Amy, je pense que nous ne sommes pas obligés de suivre cet ordre particulier. Mais si vous êtes prêts, vous pouvez intervenir. Et donc juste pour parler de certains des défis locaux, mais aussi peut-être si vous voulez répondre ou réfléchir à ce que la personne précédente a dit.

### **Bangishimo A2 29:41**

Oui, je vous remercie.

J'apprécie vraiment de pouvoir partager un espace, en particulier un espace virtuel comme celui-ci, avec tant de personnes extraordinaires et d'entendre le travail que vous faites dans vos territoires d'origine, vos terres d'origine. Merci beaucoup de nous avoir invités aujourd'hui.

Lorsque j'avais environ 11 ou 13 ans, ma mère m'a fait asseoir un jour. J'ai raconté à plusieurs reprises qu'elle avait le sentiment que j'étais en âge de comprendre ce que signifiait le système des pensionnats. Elle a commencé à me raconter comment elle et ses frères et sœurs - elle vient d'une famille nombreuse, huit frères et deux sœurs - avaient tous fréquenté, fait partie du système des pensionnats. Elle voulait que je comprenne l'histoire, non seulement celle du pays, l'histoire coloniale, mais aussi l'impact que cela a eu sur elle, sur notre famille et sur notre communauté. Et c'est en grande partie ce qui a fondé le travail que je fais aujourd'hui. En grandissant, j'ai compris que mon père était lui aussi un survivant des rafles des années 60. Alors, en grandissant, j'ai compris ce que cela signifiait d'avoir deux parents déplacés, déconnectés de leur communauté, de leur culture, dont on a volé la langue et l'identité, et j'ai dû comprendre l'impact que cela a eu sur moi, en grandissant en tant que jeune, en tant que jeune personne queer, n'est-ce pas ? Et vivre dans ces mondes où l'on m'a dit, en tant que membre de l'église, que les peuples Autochtones, nos croyances étaient mauvaises, que les personnes queer et que nos modes de vie étaient mauvais, n'est-ce pas ? J'en suis venue à penser que ces messages dans ma tête que tout ce que j'étais, toutes mes identités étaient mauvaises, n'étaient pas correctes. Et maintenant, des années, de nombreuses années plus tard, vous savez, j'utilise cela, je le retourne, j'apprends à m'autonomiser avec cela, et j'aide les autres à s'autonomiser. Parce qu'à l'époque, il n'y avait pas de services, il n'y avait pas de systèmes de soutien dans une petite ville. Vous savez, dans les années 80, on ne parlait pas d'être gay, d'être pédé, et encore moins de faire face au racisme, dans une petite ville blanche où l'on était malmené tous les jours parce que l'on était autochtone. C'est vrai ? C'est donc en grande partie ce qui a fondé le travail que nous faisons aujourd'hui. Aujourd'hui, je crée des espaces pour la

communauté autochtone, je rassemble les gens dans un espace sûr. Pour la communauté Queer Autochtone. Parce qu'il y a très, très peu de services dans la province. Ce n'est qu'au cours des dix dernières années que nous avons commencé à nous réapproprier nos voix, à nous réapproprier l'espace, à nous organiser, vous savez, à nous voir en première ligne, à nous voir prendre le micro, à nous voir mener ces marches, ces rassemblements, vous savez, à nous voir prendre les devants dans tant d'espaces. Et c'est formidable. C'est formidable, n'est-ce pas ? Et maintenant, nous voyons les jeunes avec lesquels Amy et moi travaillons prendre le micro, n'est-ce pas ? Et c'est vraiment une question de mentorat. Et c'est formidable de pouvoir s'asseoir et de voir ces jeunes avec qui nous travaillons depuis des années, prendre les devants, et maintenant ils deviennent des personnes que les plus jeunes peuvent admirer. Ils inspirent d'autres personnes. Et c'est magnifique. C'est vrai ? C'est une belle chose à laquelle on peut participer, parce qu'ils deviennent des leaders, n'est-ce pas ? Dans ces communautés, ce qui est très important.

Alors oui, les défis que nous aimerions, vous savez, ce sont les défis auxquels nous sommes confrontés, vous savez, le racisme constant, la violence latérale, qui a été mentionnée plus tôt, le refus que nous avons reçu de la région, des villes, de la communauté, vous savez, nous voyons juste, nous voyons tant d'autres, c'est difficile de ne pas être frustré, quand nous voyons tant d'autres groupes et organisations "s'épanouir" avec leurs espaces. Et pourtant, nous sommes ici, le seul groupe Queer Autochtone de la région qui n'a pas d'endroit à lui. Amy et moi luttons constamment, année après année, pour essayer de trouver une place pour nous sur la terre. Si nous n'avons pas de terre, alors qu'avons-nous ? C'est vrai ? Ce ne sont là que quelques-uns des nombreux défis auxquels nous sommes confrontés quotidiennement dans le cadre de notre travail.

### **Amy A2 34:23**

Je peux ajouter, vous savez, un petit peu à cela, vous savez, dans mon expérience en tant qu'autochtone urbain pour essayer de créer des espaces. Et je n'arrête pas de penser à la partie traumatisme. Je le sais et vous pouvez le constater en regardant la photo de profil de Bangishimo. Dans les futurismes Autochtones que nous essayons d'inverser. Je ne veux plus exposer mon traumatisme pour les Blancs, pour les organisations blanches, pour les institutions, pour les entreprises, pour toutes ces choses, n'est-ce pas ? Ils en ont fait du porno. C'est du porno de trauma pour leur consommation. Ainsi, lorsque nous allons dans des espaces créés, comme les réunions du Waterloo Regional Police Services Board, pour partager les expériences que nous avons vécues au camp Landback au milieu de leur ville, au milieu du parc du centre-ville. Et tout le monde veut, et je dis, il y a eu beaucoup de violence raciale, il y a eu beaucoup de violence sexiste. Et puis quelqu'un m'a demandé : "Pouvez-vous nous donner des exemples ? Mais je ne veux pas, vous devriez juste me croire, n'est-ce pas ? Je ne veux plus avoir à faire toutes ces choses pour vous prouver quelque chose. Et nous ne sommes plus là pour ça. Nous devons aussi créer des espaces. Et comme le disait Bangishimo, il y a beaucoup d'organisations Autochtones qui créent des espaces de guérison. Je ne fais pas nécessairement partie de ceux qui veulent que la police finance des projets pour que nous puissions tous apprendre ensemble. C'est très bien pour certaines personnes, et il faut créer ces espaces. Mais ce n'est pas nécessairement l'espace dans lequel j'ai besoin de me

trouver en ce moment. Nous sommes dans une situation très, on saute par-dessus la partie "vérité et réconciliation". Tout le monde veut se réconcilier, je suis encore en train de guérir des éléments de vérité que nous sommes en train de découvrir. Je pense donc que la création d'espaces différents est tout à fait nécessaire, n'est-ce pas ? Si vous pensez que c'est là que vous ferez le meilleur bien, le plus grand bien à votre peuple, faites-le, parce que nous avons toujours besoin de gens dans tous ces espaces. Je ne veux pas me présenter au conseil municipal. Mais j'ai toujours besoin de gens dans ces espaces, n'est-ce pas ? Il s'agit donc de déterminer où nous nous situons, où nous allons faire le plus grand bien dans ces espaces. Et comme le financement, qui fait également partie de cette violence latérale, certaines organisations ne peuvent pas s'aligner sur des groupes qui ne veulent pas travailler avec la région. Elles ne veulent pas éduquer, l'éducation des colons n'est vraiment pas notre travail en ce moment. Alors peut-être que nous sommes oubliés comparé à l'organisation autochtone la plus amicale qui veut inviter tout le monde à ses sueries et tout. C'est avec elle qu'ils veulent s'aligner. Nous sommes donc en quelque sorte l'un de ces groupes qui essaient de franchir ces portes et de dire : " Hé, laissez-nous faire notre travail. Nous ne voulons pas vous enseigner tout le temps." Et cela crée aussi un peu de violence latérale. De plus, parce que je ne sais pas si les gens s'en rappellent. Une partie du travail le plus transformateur est réalisé par des personnes noires, Autochtones, racialisées et queer, trans. C'est vrai. Donc, une partie de ce travail innovant est réalisé par les personnes qui sont les plus vulnérables dans leurs propres communautés. C'est vrai, ce travail missionnaire a vraiment eu un impact sur l'homophobie, la queerphobie dans nos communautés. Il est donc difficile d'être, vous savez, nous voulons enfoncer toutes les portes, nous voulons perturber et brûler les structures coloniales, mais peut-être que nous faisons un travail trop transformationnel. Cela met les gens mal à l'aise. Vouloir dire : " Oui, vous savez, nous sommes sur une terre volée. Peut-être devrions-nous la rendre ? C'est la question suivante, n'est-ce pas ? Alors oui, nous nous battons constamment avec d'autres organisations. Celles-ci proposent des projets et des financements, m'opposent à d'autres groupes racialisés et opprimés pour obtenir de l'argent. Ensuite, je dois remplir tous les formulaires et rendre compte de tout, comme si je devais me laisser faire, nous laisser faire. C'est beaucoup de choses à ajouter. Mais je suis vraiment reconnaissante, comme l'a dit Bangishimo, d'entendre parler de ces histoires et du travail similaire que nous faisons sur nos propres terres.

### **Chris Q3 38:26**

Merci pour tout cela. Je me demande si vous voulez continuer, peut-être parce que je pense qu'une partie de la prochaine question est, je veux dire, quels sont les autres moyens par lesquels les gens répondent à ces défis ? Vous avez déjà parlé de l'importance de la création d'espaces, du plaidoyer, de l'organisation, etc. Je pense que Puleng, les mots que vous avez également introduits, je suppose, autour de la mort sociale. Il y a donc de nombreuses façons dont les systèmes et les structures produisent la mort sociale. Je ne sais pas quel est le contraire de la mort sociale, mais ce pourrait être l'épanouissement. Je me demandais donc si les gens pouvaient réfléchir un peu sur le genre de choses qui se font, sur le langage qui est créé dans le cadre de l'alternative, des alternatives, qu'il s'agisse de futurisme, de futurisme numérique, d'afrofuturisme, et ainsi de suite.

Ce que j'entends aussi, c'est qu'une grande partie de ce qui reste problématique s'inscrit dans les divers systèmes et logiques dans lesquels nous devons encore travailler pour avoir accès aux ressources, à la reconnaissance, à l'espace où les gens peuvent se développer. C'est donc l'occasion, je suppose, de commencer à nommer ou à parler un peu des discours qui sont créés et de ce à quoi cela ressemble dans vos domaines respectifs. Je pense que vous avez abordé certains points, mais peut-être Amy, voulez-vous vous lancer et faire le chemin inverse ?

**Amy A3 40:05**

Oui, c'est vrai. Hum, vous savez, dans notre communauté. Il y a, c'est, c'est assez, c'est une population assez blanche. Mais nous trouvons la force dans le nombre de personnes qui font du travail de plaidoyer sur le terrain. Nous trouvons d'autres moyens de nous financer. Nous trouvons d'autres moyens de renforcer nos capacités. Bangishimo et moi avons organisé deux dîners communautaires, des festins, des pique-niques, des barbecues pour les personnes qui travaillent en première ligne sur le terrain, afin de continuer à nous renforcer mutuellement et à nous nourrir de nos propres capacités, n'est-ce pas ? Dans notre petit groupe, quand je ne peux pas aller chercher quelque chose, quelqu'un d'autre a une voiture, n'est-ce pas ? Nous faisons ce genre de choses, vous donnez ce que vous pouvez, et d'autres personnes prennent le relais. Nous nous tournons également vers nos alliés et nos sympathisants pour qu'ils fassent le travail. Lorsque je me présente aux réunions du conseil municipal, ce n'est pas toujours bien perçu. Parce que je suis visiblement autochtone, c'est parfois beaucoup mieux perçu lorsqu'un groupe de Blancs se présente pour dire les mêmes choses. Mais peut-être en utilisant leur visage plus acceptable. C'est donc en travaillant aux côtés de personnes noires, Autochtones et racisées que j'ai pu constater l'épanouissement et l'organisation de la communauté au niveau de la base. Nous avons trouvé beaucoup de groupes vraiment formidables, Ground Up Waterloo Region reallocate, ils cherchent à réaffecter des fonds du maintien de l'ordre et d'autres choses à des initiatives communautaires en amont. C'est le genre de personnes avec lesquelles nous nous alignons, parce que nous voyons les mêmes objectifs, la libération des Noirs, la souveraineté Autochtone, les droits de l'homme pour tout le monde, malgré le genre et toutes ces choses qui nous sont imposées. Alors oui, j'aime beaucoup dans notre communauté la façon dont les alliés et les sympathisants font le travail pour nous. Cela nous décharge d'une grande partie du travail émotionnel.

Chris 41:55

Merci, merci. Bangishimo, tu veux ajouter quelque chose ? Je pense qu'Amy, merci pour cela. Je pense que le travail, le travail des alliés, le travail émotionnel, je pense que ce sont aussi des termes très importants sur lesquels nous pourrions revenir à un moment ou à un autre.

**Bangishimo A3 42:11**

Oui, c'est vrai. Et au cours des dix dernières années, la remise en état a été un moyen pour les gens de répondre à ces défis. Le colonialisme, le défi de la récupération, c'est ça. Au plus fort du mouvement Idle no more, en juin 2013-2014, nous avons commencé à réclamer l'espace dans les

centres commerciaux, dans les espaces publics, aux intersections des autoroutes et dans les parcs. Et nous avons commencé à exiger que les choses changent, que nous commençons à discuter du fait que les projets de loi adoptés ici au Canada n'avaient pas seulement un impact sur la vie des peuples Autochtones, mais aussi sur celle de tous les peuples vivant ici. Et puis c'est devenu un mouvement international. Et puis nous avons appris que nous pouvions commencer à utiliser le pouvoir des médias sociaux pour faire passer notre message à l'échelle mondiale, par le biais de Twitter, de toutes ces plateformes de médias sociaux. Le hashtag "Idle no more" a été lancé et est resté en tête des tendances pendant un certain temps. Nous avons commencé à nous organiser virtuellement et à utiliser toutes ces plateformes pour faire passer le message à un public plus large. Et maintenant, nous avons le mouvement de récupération des terres, et les gens utilisent maintenant cela comme une réponse en réclamant des terres, en réclamant l'espace sans permission, nous n'avons pas besoin de permission, n'est-ce pas ? Ce sont les terres de notre peuple. Nous pouvons donc établir un camp, nous pouvons aller où nous voulons. Et nous ne sommes qu'un espace parmi tant d'autres sur l'île de la Tortue. Il y a les guerriers des petites maisons. Quels sont les autres, Amy ? Il y a eu un camp linguistique

Amy : Wet'su'weten

Bangishimo : La voie de retour à la terre dans six nations. Le moratoire sur l'original...

### **Amy A3 44:08**

Le moratoire sur l'original, l'industrie de la pêche au homard de luxe qui installait des camps. Oui, c'est vrai.

### **Bangishimo A3 44:15**

Il y a eu un camp de jeunes, un autre camp qui s'est installé à l'extérieur de Toronto. Alors oui, il y a eu de nombreux camps et les gens se rendent compte que nous pouvons créer un espace pour nos propres communautés, pour les membres de nos familles autochtones, ici même, où nous voulons, n'est-ce pas ? Et ils utilisent cela comme un moyen de se responsabiliser, de se réapproprier, et de créer des espaces pour que nous puissions nous réunir pour apprendre la langue, être en cérémonie les uns avec les autres, faire des fêtes, célébrer le solstice, être simplement les uns avec les autres en cérémonie, ce qui est si important, n'est-ce pas ? Nous sommes donc l'un des très nombreux espaces qui ont fait cela. Et nous avons fait ce que nous pouvions pour soutenir ces autres espaces, en nous soutenant les uns les autres. Oui, je dirais que Reclamation est le numéro un pour moi. Et c'est formidable quand nous entendons parler d'un nouveau camp, d'une nouvelle installation. Et vous savez, et nous sommes juste, ça va juste continuer à se produire, n'est-ce pas ? Ce n'est que le début. Ce n'est que le début des peuples Autochtones qui commencent à réclamer ce qui nous appartient. C'est vrai ? J'ai hâte de voir ce qui va se passer dans le monde entier, où les gens vont simplement, vous savez, s'emparer de la terre, la reprendre. La reprendre sans permission.

### **Chris 45:27**

Je pense. Oui, c'est incroyable. Je pense que la récupération est si importante. Je pense que. Je veux dire, je pense que certaines des stratégies que vous, que vous avez mentionnées Amy, et peut-être des choses auxquelles nous ne pensons même pas, je veux dire, avoir la bonté de la communauté qui se rassemble. Et je pense que les mots que vous utilisez aussi Bangishimo pour parler de la cérémonie, je suppose. Donc, ces éléments relationnels de la communauté ou de la création de la communauté, à partir de la base, sans demander la permission de nous donner de l'espace, je pense que c'est vraiment important, et c'est même une sorte de stratégie quotidienne pour les acteurs, non seulement pour créer une communauté, mais aussi pour être dans la communauté, avec les gens. Puleng, voulez-vous parler un peu ? Je sais que vous avez déjà présenté toute une série de choses. Mais si vous le pouvez, vous pourriez peut-être réfléchir à certaines de ces méthodologies visuelles ? Parce que je pense qu'une partie de la navigation que vous avez faite, et d'autres aussi, concerne cette discipline avec cette sombre histoire, mais aussi, comment exploiter ou travailler avec une telle discipline pour être différent ou pour travailler ou faire les choses différemment ? Alors peut-être que vous pourriez, je veux dire, je suppose que c'est, c'est que ce sont ces deux espaces que vous naviguez ?

### **Puleng A3 46:54**

Oui, Chris, je pense que, bien sûr, en écoutant tout le monde, vous savez, il y a tellement de questions qui sont soulevées. Et je pense que, parce qu'il y a, il y a tellement de choses qui résonnent, ce dont Bangishimo parlait en termes de mouvement de restitution des terres, de récupération des terres, je veux dire, ça résonne tellement avec moi, étant ici en Afrique du Sud, où il y a une conversation et une lutte en cours autour de la question de la restitution des terres où, la majorité des terres fertiles dans le pays est encore très largement entre les mains de la minorité, n'est-ce pas. La plupart des Africains ou des Noirs n'ont donc toujours pas accès à la terre. C'est une lutte permanente. Et je pense que c'est aussi un mouvement, d'une certaine manière, mais il n'y a pas eu de changement comme nous l'aurions souhaité. Mais je pense qu'il s'agit d'une lutte permanente. Et je suis très enthousiaste à l'idée d'entendre Bangishimo parler de ce que vous faites de votre côté du monde. Et je pense qu'il est possible de tirer des leçons les uns des autres. Parce que je pense qu'il y a tellement de parallèles en termes de luttes qui sont en cours, qui existent depuis très longtemps, qui sont en cours. Et je pense qu'avec le type de travail que nous faisons, c'est notre tentative de défaire et de déranger ce qui a été normalisé, ce qui ne devrait pas être normal. Nous continuons à vivre avec ce traumatisme, mais nous ne laissons pas le traumatisme définir qui nous sommes, et c'est ce que vous avez dit, Amy, que j'aime beaucoup, que même si nous sommes aux prises avec la question du traumatisme et du traumatisme que nous avons vécu, il ne faut pas le minimiser pour nous définir en tant que peuple, parce que je pense qu'au sein de nos communautés, nous sommes bien plus que cela : nous aimons, nous rions. Il y a beaucoup de choses que nous faisons et qui font partie de la façon dont nous donnons un sens au monde et dont nous existons dans les espaces dans lesquels nous sommes censés mourir. Mais nous continuons à

trouver des moyens de vivre et de prospérer contre vents et marées, si vous voulez. C'est vrai. Maintenant en décembre, je crois aux histoires et à leur pouvoir, car les gens ont des histoires, et c'est ainsi que nous apprenons à travers les histoires. J'ai donc tendance à raconter des histoires. J'aimerais vous faire part d'une brève réflexion sur une cérémonie qui s'est déroulée récemment dans ma famille. Et ce n'était pas seulement dans ma famille, mais aussi dans d'autres familles. Vers le mois de décembre, beaucoup de nos jeunes filles, mais aussi de nos jeunes garçons, vont à l'école d'initiation, qui est un rite de passage de la vie de garçon ou de fille à la vie d'homme. En décembre dernier, l'un d'entre eux est allé à l'école d'initiation. En tant que tuteur, j'ai fait partie intégrante du processus et j'en ai suivi les nombreuses phases, parce qu'en ayant un membre de la famille dans ce processus, j'ai été étroitement impliqué dans tout. J'ai donc pris conscience de tout ce que la colonisation nous a enlevé et de la façon dont nous sommes aujourd'hui obligés, d'une certaine manière, d'improviser, dans la façon dont nous menons nos rituels, lorsque nous pensons aux espaces et aux processus et à ce qu'il faut faire. À cause des perturbations causées par la colonisation. Nous poursuivons nos rituels, nos cérémonies, mais d'une certaine manière, oui, il y a des moments où nous devons improviser. Mais j'ai aussi réalisé que même avec ces obstacles et ces inconvénients, la nécessité de s'accrocher aux traditions et de comprendre l'importance de ces processus signifie que nous trouvons des moyens de naviguer dans ces systèmes qui, et je l'utilise comme un exemple, mais aussi comme quelque chose qui montre notre résilience, et aussi le refus de perdre qui nous sommes, de sorte que nous sommes avalés par un système qui veut nous effacer et effacer notre histoire et d'où nous venons, et par conséquent effacer nos ancêtres aussi. Et pas seulement l'effacement, mais aussi l'effacement de nos ancêtres.

Il ne s'agit pas seulement d'effacer, mais aussi de déformer cette histoire. Et lorsque nous refusons d'abandonner nos rituels, lorsque nous refusons de changer nos façons d'être, alors, vous savez, nous frustrons le système, évidemment. Et je pense que c'est la raison pour laquelle le racisme continue à nous pousser vers le bas et à nous pousser vers le bas. Le dernier jour, lorsque les jeunes hommes sont sortis des collines, il était temps pour eux de rentrer chez eux, parce qu'ils étaient là pour deux semaines. Pour passer en revue tous les différents enseignements, ils font un dernier rituel auquel nous sommes autorisés à assister. Il s'agit de se tenir debout et de faire face à la direction dans laquelle le soleil se lèvera. Nous nous tenons debout et attendons que le soleil commence à se montrer. Et lorsqu'il commence à se lever en voyant la lumière, les jeunes hommes tendent leurs bâtons vers le soleil. Puis, après avoir fait cela, ils courent après ces choses. Ils courent donc vers le soleil, le lancer de bâton se répète lorsque les jeunes hommes arrivent aussi à la maison, où ils, avant d'être autorisés à rentrer dans la maison, parce que la personne qui a quitté la maison pour s'en aller n'est pas la même que celle qui y entre. Ils reviennent donc en tant que personnes nouvelles, en tant qu'hommes, en tant que membres de la société qui sont censés contribuer à l'amélioration et à la construction de notre communauté. Pour moi, il est donc essentiel de conserver ces traditions pour que notre peuple n'oublie pas qui il est. Et à travers ces processus, il y a beaucoup de célébrations, il y a l'abattage de l'animal qui, une fois de plus, nous relie aux ancêtres. Alors que nous célébrons notre présence ici, que nous accueillons et que nous passons à une autre phase de l'existence pour les jeunes hommes, nous reconnaissons aussi la douleur des

blesures, mais en même temps, nous célébrons. Pour moi, le processus de guérison, alors que j'y réfléchissais, prend forme ou se déroule de différentes manières et sous différentes formes. Une partie de mon travail consiste donc à réfléchir à la manière dont nous nous engageons dans le processus, la perte, le traumatisme et la souffrance, mais en même temps à la manière dont nous nous reconstruisons, dont nous nous faisons et dont vous vous faites avancer en tant que société pour reconstruire, en pensant à ceux qui sont encore à venir. Nous parlons de ceux qui sont venus avant ceux qui sont ici, mais aussi de ceux qui sont encore à venir. Que signifie donc pour eux ce que nous faisons maintenant ? Quel genre de travail pouvons-nous faire maintenant pour nous assurer que le traumatisme intergénérationnel ne se poursuive pas ? Je pense qu'à travers nos projets, à travers le travail que nous effectuons, une partie de l'objectif est d'essayer de le faire. Ainsi, en travaillant sur ces broderies, sur le projet que nous menons, l'idée est de dire : "Voilà ce que nous avons vécu, voilà ce que nous avons expérimenté. Et nous y avons survécu. Et voilà où nous en sommes aujourd'hui." Nous continuons donc à subir des injustices parce que nous vivons dans un système qui ne considère pas les personnes qui ne sont pas blanches comme des êtres humains à part entière. C'est pourquoi, dans le cadre de notre travail, nous enseignons constamment à nos enfants, nous nous engageons auprès de nos communautés, pour nous rappeler à nous-mêmes, mais aussi pour travailler les uns avec les autres - comment dire - pour faire un travail qui réaffirme, si vous voulez, je ne veux pas utiliser ce mot, mais notre humanité en tant que peuple, alors oui, je pense que je pense que je vais m'arrêter là. Je m'arrête là. Merci, Chris.

Chris 55:57

Merci. Merci. Merci pour le langage, nous irons à KJ dans une seconde, mais merci d'avoir partagé ces histoires, puis, je pense que l'importance du rituel, je pense que la création d'espaces. Et je pense que le concept autour de la guérison et les multiples niveaux, les formes qu'elle peut prendre, mais la guérison est la création de l'avenir est une sorte d'élément vraiment important de ce travail. Et je pense que c'est aussi lié au futurisme, Amy a parlé de, je veux dire, ce que nous voulons faire dans l'avenir ? Et quelles sont les ressources que nous devons récupérer et réclamer et qui font partie et sont au cœur de ce processus ? KJ, est-ce que vous vouliez parler un peu de la question initiale sur les choses que les gens font, et peut-être que vous pouvez donner des exemples comme Puleng l'a fait ?

KJ A3 56:54

Oui, j'ai été très stimulé par les conversations que nous avons eues et je me suis dit : " Oh, mon Dieu, nous avons beaucoup fait cela !" Et il y a tellement de similitudes, et tellement de systèmes qui sont si mauvais pour nous en tant que Noirs. Mais d'une certaine manière, j'ai quelques histoires à raconter. J'ai beaucoup aimé ce que Puleng a dit sur le refus d'être effacé et sur l'improvisation. Et je pense qu'il y a deux cadres dans lesquels j'ai flotté, enfin, je ne flotte pas pour aller délibérément dans ces deux cadres. L'un est la petite communauté à l'ouest de Melbourne, qui est encore en train de trouver sa voie. Elle essaie de comprendre ce que signifient ses cérémonies et ses rassemblements, et comment cela lui permet de comprendre sa propre identité et de se sentir à

l'aise dans sa propre identité. C'est ainsi qu'un groupe appelé Aboriginal Wellness Foundation pratique l'écoute profonde et des mouvements autochtones qui datent et aident les gens à se connecter au pays et aux éléments du pays, leur lignée. Ils ont aussi des groupes de danse qui enseignent aux petits enfants qui deviennent des adolescents. Puis les adolescents enseignent aux petits musiciens qui sont censés divertir et devenir des adultes. Et, vous savez, ils deviennent des organisateurs communautaires, et ils aident à organiser et à mettre en place des organisations qui font ce genre de choses. Ce travail consiste donc en grande partie à improviser et à se réapproprier les pratiques cérémonielles et le patrimoine culturel d'une manière un peu différente de l'autre espace, dont je parlerai dans une minute. Mais il s'agit aussi d'un projet récent de recherche sur les Aborigènes défavorisés de l'ouest de Melbourne. Dans le cadre de ce travail, nous avons discuté avec les trois nouvelles petites organisations qui sont en train de se mettre en place des raisons pour lesquelles il est important d'être incorporé. Pourquoi est-il important d'avoir des voix, pourquoi est-il important d'être ensemble ? Et qu'est-ce que cela signifie en termes d'orientation et d'avenir ? Et ce qui était important à ce sujet. Il était donc très intéressant de voir que, plus tôt, nous avons parlé de la violence latérale entre ceux qui ont ce qu'ils ont et ceux qui n'ont pas ce qu'ils ont, ceux qui manquent à l'appel dans cet espace. En tant que communauté émergente, nous avons donc pris la décision de collaborer les uns avec les autres et de nous dire : " Vous avez le financement pour ce programme, nous ne l'avons pas. Nous n'avons pas ce financement. Nous allons envoyer notre mobile pour qu'il s'engage avec nous". Il y a donc des alliés noirs, des alliés sur le terrain, d'une manière différente. Et nous avons un tout nouveau centre qu'il nous a fallu six ans pour construire, oh mon Dieu, mais nous l'avons fait en consultation avec les propriétaires traditionnels. Il s'agit donc de ne pas posséder nos propres terres, mais de s'engager avec nos conseils locaux. Ainsi, lorsque vous parliez avec Amy d'aller aux réunions du conseil, le conseil où nous avons construit notre centre de conception de la volonté a été d'un grand soutien, et cela m'épate. Quand je parle à d'autres personnes à Victoria et qu'elles disent : " Notre conseil ne sait même pas que nous existons ", vous savez, il y a toutes ces différences dans la façon dont les différents systèmes fonctionnent et opèrent avec ou contre les Noirs sur le terrain. L'autre chose que nous faisons dans ce centre, c'est que nous organisons une cérémonie pour le solstice d'hiver et une autre pour le solstice d'été, et nous nous dirigeons vers ce qui pourrait être Noël. Et vous pourriez le faire là-bas. Mais nous faisons autre chose. Vous savez, nous ne suivons pas, nous ne suivons pas les saisons de, de ce que vous dites. Ce que nous allons faire, c'est suivre les huit saisons que traversent les propriétaires traditionnels, et nous allons planter un jardin qui représente ces saisons. Ce sont donc les types de cérémonies et de rassemblements que nous essayons de développer dans cet espace, pour que les gens se sentent à l'aise, qu'ils s'y engagent et qu'ils apprennent ces choses. Car beaucoup d'entre eux ne connaissent pas ce genre de choses. Nous nous appuyons également sur les conseils de nos avocats, qui nous soutiennent, lorsqu'ils viennent nous voir et nous disent : "Nous avons besoin de vous pour faire ceci". Parce que vous savez, nous vous avons aidé à construire ces bâtiments, alors vous nous êtes redevables. Alors non, reculez, nous ne sommes pas prêts à avoir cette conversation. Lorsque nous serons prêts à avoir cette conversation,

nous vous le ferons savoir. Et nous vous inviterons dans notre espace, même si vous avez aidé à le construire. Quoi qu'il en soit. C'est donc une partie de ce qui se passe.

L'autre chose qui m'a sauté aux yeux quand Amy et Bangishimo parlaient, c'est l'existence de groupes de jeunes qui se sont constitués sur la base des mouvements Black Power de Victoria, des années 60 et 70. Il y a donc ce jeune groupe composé de toutes sortes de personnes de tout genre et de différentes nations qui se rassemblent et qui s'appellent la guerre. Ils sont donc les guerriers de la résistance. Mais ils sont forts, ils m'épatent à chaque fois qu'ils organisent quelque chose. Ils font la même chose pour récupérer les espaces publics. Oui, demain, le jour de l'invasion, ils organisent les marches de protestation contre l'invasion. Ils commencent au Service de santé aborigène, qui se trouve en quelque sorte dans la banlieue de Melbourne, la capitale de l'État de Victoria, parce que c'est là que le mouvement Black Power a commencé. Nous commençons donc avec beaucoup de feu, nous avons de la musique, nous mettons nos T-shirts, nous prenons nos bannières et tout le reste - ils ont organisé une journée de fabrication de bannières hier avec des foules de gens venus pour faire leurs bannières, et, vous savez, mettre tous les slogans vraiment politiques et ce genre de choses. J'adore que les enfants soient là et qu'ils s'y mettent, tout comme les adultes. Nous ferons donc cette marche dans les rues demain, et toute une série d'alliés se joindront à nous. Nous nous arrêterons au Parlement et nous leur dirons à quel point ils sont mauvais. Nous leur dirons à quel point ils ont mal fait leur travail, à quel point leurs politiques et leurs programmes ne fonctionnent pas. Et les gens montent là-haut. Nous avons un vieux camion qui circule avec un micro et de gros haut-parleurs, ce genre de choses. Et nous avons des troupes de danse qui dansent dans le même véhicule, puis nous descendons au milieu de la ville, nous nous arrêtons à nouveau, nous dansons, nous mettons le feu, cela fait flipper la police mais nous adorons faire cela. Puis nous descendons à la gare de Flinders Street, qui est l'un des principaux endroits où tout le monde vient en ville pour aller travailler, où l'on descend des trains et des tramways et où il y a des voitures et de la circulation. Et nous sommes assis là, et nous sommes assis là, et nous sommes assis là, et le camion arrive et les gens montent à nouveau sur la scène, essayant de parler à nouveau. Et, et c'était une seule fois. Et j'adore ça. Cela me donne tellement d'énergie et cela donne tellement de pouvoir aux jeunes enfants, mais aussi aux adultes. Et c'est une autre façon de repousser les conneries que nous devons vivre dans nos vies. Et ce genre de choses. À une époque, nous avons eu un certain nombre de décès d'Autochtones en détention ici. Nous nous sommes donc échauffés, nous avons organisé une manifestation et nous avons suivi le même chemin. Mais lorsqu'ils sont arrivés à l'intersection principale, près de la gare et de la station de tramway, ils ont installé une cage dans laquelle ils se sont assis pendant une semaine et ont perturbé toute la ville en disant : "Vous devez arrêter de tuer nos jeunes. Vous devez augmenter l'âge minimal de la mise en prison des jeunes, vous devez arrêter d'arrêter les Aborigènes et les Noirs parce qu'ils sont en état d'ébriété. Vous devez, vous savez, changer la législation sur l'ivresse publique, et tout ce genre de choses. Pour moi, ce sont ces gens-là qui poussent, qui décolonisent les espaces, qui crient au sujet de notre souveraineté et qui sont tout simplement radicaux. Tous les vieux élèves blancs se disent "Omg, c'est quoi tout ça ?". Et nous, nous disons : "Oui, vous êtes incroyables, continuez, continuez."

Ouais, donc c'est, c'est en quelque sorte les deux parties que je voulais partager. J'aime les deux parce qu'elles sont toutes les deux sur des chemins différents et les jeunes radicales et puissantes. Je les aime à en mourir. Et je n'arrête pas de leur dire qu'il faut que tu viennes à l'université, que tu viennes faire ce genre de choses, et ils me répondent : " Oui, mais tu vas laisser le système universitaire essayer de me changer et de m'enlever tout ce genre de choses ", et je leur dis : " Non, non, non, viens dans nos unités autochtones, ce ne sera pas la même chose. Venez et vous savez, allumez notre communauté dans cet espace".

Oui, il y a tout ce genre de choses qui se passent ici. Et vous savez, il y a beaucoup d'autres slogans, juste le genre de choses auxquelles vous vous accrochez et qui, vous savez, vous permettent de passer ces jours-là, quand vous êtes juste abattu. Les gens ne vous écoutent pas. Et qu'ils vous disent que vous ne valez rien, les slogans que vous avez, et la force que vous obtenez en étant dans cette communauté qui se développe lentement et en étant cette autre communauté qui proteste et crie, vous disant d'aller vous faire foutre, vous savez, ce sont les choses qui me poussent à aller là-bas et à faire d'autres choses. C'est aussi ce qui me pousse à faire ces choses. J'adorerais avoir ces conversations, ce serait génial d'en avoir d'autres. Merci.

Chris Q4 1:06:04

Merci, KJ. Je me demande, je pense que nous avons eu des réponses et que les gens ont donné des exemples de projets ou de programmes sur lesquels ils travaillent. Bangishimo et Amy, y avait-il des projets spécifiques sur lesquels vous vouliez réfléchir ? KJ a donné quelques exemples de notre travail, mais aussi, plus généralement, des activités de ce jeune groupe d'activistes indigènes qui nous montrent la voie. J'essaie vraiment de réfléchir à la dernière partie de notre titre, qui est l'idée de guérison. J'aimerais avoir une idée de ce que les gens pensent de ce que cela signifie dans votre contexte et de la forme que cela prend dans les projets ou les programmes dont vous faites partie, que vous dirigez ou que vous accompagnez ?

Amy A4 1:06:58

Oui, c'est vrai. Il y a tellement de choses à penser. Et pour nous. Je suis encore en train d'assimiler ce que tout le monde a dit avant, vous savez, et d'apporter une partie de cette rétroaction dans cette question, certaines des choses que nous avons faites dans notre espace urbain très contemporain, c'est vrai. Nous sommes également très diversifiés, je suis Haudenosaunee, Bangishimo est Anishinaabe, nous avons des Mi'kmaq, des Cree. Nous avons des Métis, tant de gens différents. Je réfléchis un peu à la façon dont les gens d'aujourd'hui organisent les cérémonies et aux différences qui existent entre eux. Par exemple, j'adore l'histoire de Puleng sur la cérémonie du lancer du bâton. Je suis curieuse de savoir à quoi cela pouvait ressembler il y a si longtemps, et si cela a changé. Est-ce que cela semble différent aujourd'hui ? Est-ce que c'est quelque chose qui a changé ? Parce que je réfléchis vraiment à ce genre de choses, pour nous, ce contretemps de la colonisation et la perte des enseignements. Et ce à quoi ressemble la cérémonie contemporaine pour nous aujourd'hui, je suis tout à fait d'accord, comme ces enseignements traditionnels dans nos nations qui sont si importants. Et si beaux, et si précieux, et à quoi ils ressemblent aujourd'hui, et surtout

dans un espace Queer où nous avons perdu beaucoup de connaissances bispirituelles. Ainsi, même lorsque j'essaie de faire des cérémonies de la lune, au lieu de la cérémonie de la pleine lune où tout le monde est censé porter sa jupe, c'est pour les femmes. Et c'est pour les femmes. En ce moment, nous faisons des cérémonies de la lune, j'essaie de déconstruire l'enseignement traditionnel que j'ai sur les femmes, l'eau et toutes ces choses. Et faire en sorte qu'il soit possible de sortir dans un espace trans, que ce soit sûr et acceptable, et que ce langage soit toujours acceptable, parce que nous sommes tous concernés par l'eau, n'est-ce pas ? Nous sommes tous concernés par l'eau. Je me demande donc si ce que nous avons essayé de faire dans un espace très contemporain est de rendre tous ces enseignements traditionnels sûrs pour les gens qui, parce qu'il est également plus difficile dans nos espaces de décoloniser le genre comme étant une construction coloniale. C'est vrai ? Ainsi, lorsque nous parlons de notre mère la Terre, de notre père le ciel et de notre grand-mère la lune, quelqu'un me dit : " Mais je croyais que vous parliez de choses neutres du point de vue du genre ". Oui. Mais nous ne pensons pas au genre de la même manière que la construction coloniale l'a fait dans nos pays. C'est donc une autre question contemporaine à laquelle nous sommes confrontés : comment décoloniser cela au milieu d'un enseignement que je donne à des gens qui ne portent plus de jupe, mais je pense que les enseignements sur les jupes sont magnifiques, qu'ils peuvent fonctionner pour quelqu'un d'autre, mais qu'ils ne fonctionnent pas pour moi. C'est vrai ? Donc, la façon dont nous voyons la cérémonie, l'intention, pas l'intention, mais leurs traditions, et les raisons et les besoins qui sous-tendent la cérémonie, je pense qu'ils sont toujours là. C'est très important. Cela peut sembler différent parce que nous sommes différents, n'est-ce pas ? Et en tant que personnes Queer se réappropriant leurs espaces dans les cercles, quelqu'un a dit quelque chose sur le fait d'improviser un peu. Nous allons en quelque sorte, vous savez, comme nous devons aller, et nous avons eu des retours sur des cérémonies ou des espaces, des vigiles, des rassemblements où quelqu'un a dit : " Hé, vous n'avez pas chanté quatre chansons, comme vous aviez dit que vous alliez le faire ". Quatre est un chiffre puissant dans la culture indigène, peut-être que nous n'avons pas chanté quatre chansons parce que les jeunes avaient besoin d'en chanter six ou huit. Et je pense que c'est bien de le faire. C'est vrai. Je pense donc que nous essayons d'être plus contemporains, nous ne sommes pas figés dans le temps. Mais je pense que ces enseignements traditionnels sont tellement fondamentaux pour notre vision contemporaine, si cela a un sens. Alors oui, et je le dis aux gens, les enseignements autour de la jupe, c'est magnifique, le tipi, le cercle, le foyer, l'utérus, toutes ces choses sont très belles. Il y a aussi beaucoup d'autres enseignements sur les parents et les personnes bispirituelles, ainsi que sur les rôles et les responsabilités qu'ils avaient dans la communauté. Je tenais donc à le rappeler. J'enseignais justement à ma classe que la cérémonie pouvait être différente aujourd'hui, parce que nous sommes différents aujourd'hui. Mais ces enseignements traditionnels fondamentaux sont très importants. Nous devons écouter nos aînés tout en écoutant nos jeunes, en même temps, n'est-ce pas ? Septième génération et septième génération.

Oui, et c'est comme, c'est aussi comme, vraiment, c'est comme, je suppose un sujet délicat aussi, avec le travail qu'Amy disait que nous faisons, c'est que nous devons aussi reconnaître que c'était, les enseignements ont aussi été colonisés. Vous savez, nous avons perdu beaucoup de ces histoires au fil des générations, n'est-ce pas ? Et nous avons fait ce que nous pouvions pour continuer à transmettre ces histoires de génération en génération, n'est-ce pas ? Malheureusement, beaucoup d'entre elles ont été colonisées. Et maintenant, nous avons dû décoloniser ces enseignements. Et cela, et cela parle du travail que nous avons fait, comme, nous reconnaissons que les gens avec qui nous travaillons, nous venons de beaucoup de nations différentes, n'est-ce pas ? Comme le disait Amy, nous devons en tenir compte. Toutes ces nations différentes, ces personnes avec lesquelles nous travaillons, ou ces tribus, je suppose que c'est le mot que certains utilisent, ont toutes leurs propres enseignements. Et ils apportent différentes choses à la table. En décolonisant ces enseignements, nous devons garder à l'esprit que les personnes bispirituelles, les personnes homosexuelles Autochtones ont toujours été là, n'est-ce pas ? Et, vous savez, vous prenez les enseignements des jupes, comme le disait Amy. Ce n'était pas notre façon de faire, je suppose, pour être franc. En fait, nous ne portons des jupes à rubans que depuis une centaine d'années. Pourtant, dans de nombreux espaces cérémoniels, les personnes qui sont, qui sont des " femmes ", sont maintenant obligées de porter ces jupes, et ont honte si elles ne les portent pas. Et pour nous, avec le travail que nous faisons, nous avons beaucoup de jeunes non-binaires, beaucoup de jeunes Trans qui viennent dans nos espaces et qui ne veulent pas porter de pantalon, qui veulent porter une jupe, ou qui ne veulent pas porter de jupe et qui veulent porter un pantalon, et pourquoi devrions-nous dire aux gens ce qu'ils doivent porter en fonction de leurs organes génitaux ? C'est donc tout un processus décolonial dont nous devons tenir compte dans notre travail, n'est-ce pas ? Et en même temps, toutes ces nations différentes apportent tellement de choses à la table, n'est-ce pas ? La frontière est mince avec le travail que nous faisons. Et vous savez, cela s'accompagne d'une violence latérale lorsque les gens pensent que nous les excluons. Mais oui, nous avons créé un espace pour la communauté autochtone Queer. La communauté cishétérosexuelles a ses propres espaces, ses propres services, ses propres bâtiments. Ce n'est pas le cas pour nous. C'est vrai ? C'est pourquoi nous militons pour obtenir notre propre espace, notre propre terrain. Pour que nous puissions nous réunir en cérémonie. C'est beaucoup de travail, mais c'est gratifiant, comme le disait Amy. Oui, je vais m'arrêter là.

Ramy Q5 1:13:50

Est-ce qu'il y a beaucoup de négociations entre les communautés autochtones cis et les communautés Queer en ce qui concerne ces conversations ? Comment se déroulent-elles habituellement ? Avez-vous l'impression qu'aujourd'hui, il y a beaucoup plus d'ouverture par rapport à ce sujet que, disons, par rapport aux aspects qui étaient auparavant fortement influencés par le christianisme, par exemple ?

Bangishimo A5 1:14:15

Oh, oui, oui, absolument. Tout à fait. Oui, tout à fait. Comme je le disais tout à l'heure, on entend tellement de choses maintenant. Même au cours des cinq dernières années, entre cinq et dix ans, on entend beaucoup parler des personnes bispirituelles, des personnes homosexuelles Autochtones. Nous sommes, je suppose, nous utilisons le terme, nous sommes accueillis à nouveau dans le cercle. Nous avons toujours eu une place dans le cercle. Mais maintenant, vous savez, nous avons toujours été les médiateurs, les poètes, les artistes, ces gens qui entrent dans les mondes, ce qui est une autre définition de la bi-spiritualité, n'est-ce pas ? C'est vrai. C'est vrai. Mais encore une fois, il y a tellement de communautés qui, vous savez, ont été colonisées, christianisées, qui ne soutiennent pas le travail Queer Autochtone. Oui, c'est vrai. Et c'est frustrant que cela se produise ici, n'est-ce pas ? Dans notre propre communauté. Et avec beaucoup de travail que moi et Amy faisons, beaucoup de gens ne soutiennent pas notre espace malheureusement, et c'est de notre propre peuple. Pourquoi nous battons-nous les uns contre les autres ? C'est vrai ? Si nous avons tous besoin d'accéder à l'espace, nous avons tous besoin d'accéder à la terre, à la cérémonie. Et oui, nous sommes là, nous nous battons les uns contre les autres. Nous sommes encore confrontés quotidiennement à l'homophobie et à la transphobie de la part de nos propres concitoyens. Et c'est blessant, n'est-ce pas ? Ça fait très mal, ça frappe, ça frappe ici même, quand on entend ces mots, en ligne et en personne, de la part des membres de notre propre communauté. Amy ?

Amy A5 1:15:41

Oui, c'est sûr. Tout à fait. Je pense que nous essayons de créer des espaces qui leur enlèvent cette identité, la stigmatisation de cette identité, comme nous nourrissons leurs dons. Vous savez, j'ai entendu toutes ces merveilleuses histoires de la part des Aînés, ils parlent de, vous savez, quand ils emmenaient toutes les petites filles dehors pour cueillir des médicaments et des baies, et ils emmenaient tous les garçons dehors, et ils leur apprenaient à chasser et à pêcher. Et je me dis, mais il doit bien y avoir des histoires sur les enfants qui ont fait d'autres choses, non ? Par exemple, si j'étais un très bon chasseur, est-ce que vous me feriez cueillir des baies ? Je pense qu'il est beaucoup plus important de cultiver les dons des enfants, indépendamment des rôles de genre que nous avons attribués à ces activités, et de les débarrasser de cette partie de l'identité, de cette partie de la honte qui vient dans d'autres espaces, pour qu'ils puissent simplement être qui ils sont et s'épanouir dans les dons qu'ils ont. Ou bien ils pensent que nous essayons de revenir aux méthodes traditionnelles d'éducation des enfants, où nous cultivons leurs dons, et non leur sexe, à cause de la construction coloniale que le genre a été créé sur ces terres. Alors oui, nous aimons voir nos jeunes autochtones explorer le maquillage et les vêtements, parce qu'ils n'ont peut-être pas été autorisés à le faire chez eux. Je suis une fervente partisane de l'idée d'indiquer le nom et l'âge de mon enfant lorsque je m'inscris à un programme de cadeaux, car si je dis que c'est une fille, elle recevra peut-être une poupée. Mais si elle veut un ballon de basket ? Je pense que c'est beaucoup plus important que de leur faire honte pour cet aspect identitaire, comme le fait le contrat colonial depuis si longtemps. C'est tellement beau de les voir prendre le micro et être qui ils sont.

Chris - Dernières réflexions : 1:17:27

Je suis conscient du temps qui passe et je sais que KJ doit partir. Je vais donc demander aux participants s'ils veulent faire une dernière réflexion en rapport avec le sujet que nous avons abordé au début, ou en rapport avec quelque chose qui a résonné avec vous dans la conversation jusqu'à présent, les merveilleux cadeaux que vous nous avez donnés aujourd'hui.

KJ 1:17:49

Je pense que je voulais juste dire que le fait d'avoir été colonisé signifie que nous avons été dépossédés de tout, que tout nous a été enlevé en tant que Noirs. Et toutes les histoires perdues dont je suppose que nous avons parlé, depuis le temps que nous sommes ensemble, vous savez, de cérémonie, de pratique culturelle d'appartenance, vous savez, où nous nous frayons un chemin à travers les archives historiques de l'homme blanc, ou empruntons à d'autres nations ou clans comme une ouverture pour nous, en tant que membres de la communauté, pour nous décoloniser, décoloniser nos espaces, pour créer des cérémonies, des pratiques culturelles, pour créer des espaces de rassemblement, pour, vous savez, s'asseoir dans les espaces publics. Et tout ce travail nous aide à guérir, à guérir tous. Même ceux d'entre nous qui sont âgés, comme moi, qui ont en quelque sorte déjà beaucoup fait face à ce genre de choses. Je sais qui je suis et je sais où je m'assieds. Je connais mon pays, mais il y a toute une foule de gens dans ma communauté qui ne le savent pas encore. Mais nous devons tous guérir et nous devons le faire ensemble, en tant que collectif, parce que c'est la seule façon de procéder qui fonctionne pour les Noirs. Et pendant que nous guérissons, nous, vous savez, nous développons nos propres identités, nous développons notre appartenance, nous développons nos connexions. Et nous sommes de grandes personnes noires, radicales et folles qui s'opposent à des choses qui n'ont pas vraiment d'importance. Ce ne sont que des systèmes qui ont été mis en place au-dessus de nous et autour de nous. Et nous nous frayons un chemin à travers le brouillard, nous créons nos espaces, nous nous réunissons et nous le faisons ensemble.

Chris 1:19:33

Merci, KJ. Puleng ?

Puleng 1:19:36

Je suppose que pour moi, la seule chose à retenir, outre la gratitude pour tous les échanges de ce soir et la réaffirmation de l'importance et de la nécessité du travail que tout le monde accomplit, c'est que je suis très reconnaissante pour cet espace et pour tous les échanges. Et je pense que lorsque l'on repart, pour continuer le travail, c'est avec cette connaissance de la solidarité et en sachant et en comprenant que nous sommes ensemble, occupant des espaces différents, mais avec, avec cet objectif similaire que nous avons pour l'amélioration de nos communautés, et je pense que pour moi, c'est ce qu'est la décolonisation. C'est dans les actions que nous menons. C'est la reconnaissance de ces multiples façons d'être et de savoir et la reconnaissance de tout cela en même temps. La diversité, les différentes approches et la reconnaissance de l'importance de ces

différentes façons de faire. Et en tant que personne basée dans le monde universitaire, et toujours très frustrée par le monde universitaire, et son refus de changer, et de devenir de plus en plus cet espace capitaliste, si vous voulez, tout tourne autour - je pense que c'est Amy qui parlait plus tôt du financement, tout tourne autour du financement. Tout tourne autour de l'argent que vous apportez. Ainsi, lorsque vous réalisez un projet, quand le terminez-vous ? Nous pouvons donc obtenir des résultats, mais nous ne passons pas vraiment de temps à travailler au rythme de la communauté, avec la communauté et aux côtés de la communauté. Il s'agit de savoir ce que l'on peut obtenir de la communauté pour que nous, en tant qu'institution, puissions en bénéficier. Et pour moi, c'est quelque chose que je repousse toujours, au sein de l'académie, que les universités, la production de connaissances et les questions que nous posons sont censées être pour l'amélioration de nos communautés et de nos sociétés. Dans le cas contraire, les universités ne devraient peut-être pas exister. Mais les universités doivent également cesser d'aliéner les étudiants, de sorte que lorsque ces derniers arrivent avec leur histoire et leur vision du monde, ils sachent que tout cela compte, qu'ils ne sont pas là uniquement pour absorber, mais aussi pour nous enseigner. Il s'agit donc d'un espace de collaboration, co-crée ou de co-création. En réfléchissant et en écoutant tout le monde, je me rappelle qu'il est important d'offrir le type d'éducation qui libère. Et la libération signifie prendre le temps d'apprendre. Et vous ne pouvez apprendre que si vous entrez dans l'espace avec humilité, parce que si vous n'avez pas d'humilité, vous ne serez pas ouvert à l'apprentissage parce qu'il y a cette supposition que vous savez, que vous êtes l'expert. Il est donc très important d'entrer avec grâce et humilité, car nous respecterons alors nos étudiants, ce qu'ils apportent, et comment la diversité de leurs expériences et de nos expériences communes ne peut qu'enrichir ce que l'enseignement dispensé dans les universités peut faire et apporter. Voilà, c'est ma dernière réflexion. Chris, merci.

Chris 1:23:13

Je vous remercie. Merci Puleng ! Bangishimo et Amy ?

Bangishimo 1:23:17

Oui, j'ai adoré entendre les histoires des jeunes, que ce soit la belle histoire du soleil, qui se jette vers le soleil, ou les histoires de KJ sur les jeunes qui descendent dans la rue et se réapproprient l'espace. J'adore ces histoires, ces moments, ces moments, c'est vrai. Et c'est le carburant qui me permet de poursuivre le travail que nous faisons ici, car ces moments sont si importants. Et quand ces moments, quand nous pouvons nous asseoir et regarder les jeunes avec lesquels nous travaillons au micro, descendre dans la rue, vous savez, causer des perturbations, ce qui est nécessaire, sortir les gens de leur zone de confort, les mettre au défi de regarder leur propre moi, leur propre privilège, ce qui est si important. Et c'est à ce moment-là qu'on les voit devenir les leaders qu'ils sont en train de trouver leur confiance. C'est le début de la campagne 2020. Vous savez, beaucoup de ces jeunes gens pouvaient à peine prendre le micro. Aujourd'hui, ce sont des centrales, des voix fortes, c'est vrai. Amy et moi, nous nous asseyons et nous les écoutons au micro. Nous les avons encadrés et guidés pour qu'ils prennent leurs propres initiatives. Et nous sommes

invitées à de nombreux événements, ateliers et conférences. Et maintenant, nous leur passons le micro. Nous leur disons : "Nous n'avons pas besoin d'y aller. Nous viendrons avec vous. Mais nous voulons que vous soyez sur la scène. Nous vous voulons sur le podium, parce que c'est de cela qu'il s'agit. Il s'agit de leur donner la possibilité de grandir, de s'épanouir, de devenir, et c'est tellement cool de faire partie de ça, je n'ai pas d'enfants moi-même. Mais je considère tous les jeunes avec lesquels je travaille comme mes enfants, parce qu'ils sont en train de grandir. Et ils deviennent, ils grandissent en eux-mêmes et deviennent ces belles personnes. Et j'attends avec impatience le jour où je les verrai faire cela et travailler avec les plus jeunes. C'est donc un cercle vraiment cool et magnifique dont je fais partie. Et c'est vraiment magnifique d'entendre que ce travail se fait aussi dans les territoires d'autres personnes. Dans vos pays. Merci beaucoup de m'avoir donné l'occasion de partager virtuellement l'espace avec vous.

Chris 1:25:38

Merci, Bangishimo ! Amy ?

Amy 1:25:41

Oui, vous savez, ils ont dit toutes ces choses. Je raconte l'histoire d'une mère Autochtone qui n'avait jamais joué du tambour. Un jour, je lui ai donné un tambour par hasard, elle a joué dans un cercle de tambours, elle me l'a rendu et m'a dit merci beaucoup, je n'avais jamais joué du tambour auparavant. J'ai répondu : "Qu'est-ce que tu viens de me dire ? Qu'est-ce que vous venez de me dire ? L'année suivante, au camp de Land Back, elle avait son propre tambour. Et l'été suivant, elle chantait des chansons toutes seules. Pour moi, c'est un moment que nous n'avons pas souvent, que nous ne publions pas et dont nous ne parlons pas beaucoup. C'est vrai ? Mais c'est un moment. Ce sont ces moments où les jeunes organisent leurs propres rassemblements. Nous n'avons plus à faire le travail. Ils prennent le micro. Ils le méritent à 100 %. Vous savez, Sky a participé à des rassemblements, à des marches. Leur première phrase était "hey, hey, ho ho, la suprématie blanche doit disparaître". Je crois qu'ils étaient trois. C'est donc incroyable de voir comment vous vous engagez dans ce combat. C'est vrai ? Parce que nous sommes montés sur les épaules de tant de grandes personnes avant cela, n'est-ce pas ? Et nous voulons nous assurer qu'ils se tiennent solidement sur les nôtres. Alors qu'ils partent dans le monde. Oui, nous avons ces moments de fierté parentale, comme, regardez-les aller, hein ? Maintenant, ils font des rassemblements pro-choix, pro-avortement, toutes ces choses qu'ils n'auraient jamais cru pouvoir dire en public il y a deux ans. C'est pourquoi il est si important de voir cette revendication d'eux-mêmes et de leur identité dans des espaces sûrs. Et dans le monde universitaire, je parle, je ressens Puleng. Et la façon dont nous enseignons, je n'ai jamais enseigné dans une salle de classe sans faire de cercle. Parce que si je supprime un déséquilibre de pouvoir, je ne suis pas un expert. Je ne suis littéralement que la personne qui a accepté le poste, j'ai un salaire. Mais je supprime ce déséquilibre de pouvoir parce que, oui, vous allez m'apprendre beaucoup plus que je ne vais vous apprendre. Et je pense que c'est très important dans le monde universitaire, de remettre en question le savoir et le contrôle du savoir et de savoir qui détient le savoir et pourquoi, n'est-ce pas ? J'essaie donc

vraiment de décoloniser ces espaces d'apprentissage dans le monde universitaire, pour changer cela. Nous ne nous asseyons pas tous en rangs et ne levons pas les mains, nous n'apprenons pas tous comme ça, vous savez, je peux vous passer une vidéo YouTube, mais je peux aussi vous emmener dehors et allumer un feu. Ce sont là des façons très différentes de décoloniser l'académie, je t'entends Puleng, je me bats avec ça tous les jours, et même les étudiants qui veulent s'asseoir derrière leur bureau. Et je leur dis, vous savez, nous allons vous mettre ici dans le cercle, vous pourriez être mal à l'aise, vous allez vous sentir un peu mal à l'aise, alors soyons mal à l'aise ensemble. J'aime beaucoup la façon dont nous décolonisons le monde universitaire pour qu'il travaille pour les différentes personnes qui vivent sur ces terres aujourd'hui.

Chris 1:28:30

Merci beaucoup, Amy, KJ, Puleng, Bangishimo, d'avoir partagé vos expériences sur la guérison, la décolonisation et la création de communautés. Et je pense qu'il faut faire partie de cette communauté que nous formons aussi, pour que nous puissions avoir ces conversations transnationales et, je suppose, créer cette série de travaux dans le cadre de notre propre praxis de solidarité, alors nous sommes vraiment reconnaissants que vous soyez prêts à nous accompagner et à, à être avec nous alors que nous essayons d'imaginer des façons dont nous pouvons être les uns avec les autres dans la lutte locale et plus largement mondiale.

Ramy 1:29:12

Merci à tous. C'était super. Je ne voulais pas parler beaucoup, parce que j'aimais vraiment vous écouter. Je prenais des notes avec le procès-verbal et tout le reste, mais merci. J'ai vraiment apprécié. Je vous donnerai des nouvelles plus tard. Mais oui, c'est bon pour aujourd'hui, si vous devez partir, passez une bonne journée ou une bonne soirée.

Tous 1:29:32

C'est génial. Merci à tous. Merci à tous. Merci beaucoup. Au revoir !